



LAURENE DUCLAUD

**GOUINE
CITY
CONFIDENTIAL**

L'INTÉGRALE DE LA SAISON 1



Gouine City Confidential

Laurène Duclaud

Gouine City Confidential

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

Illustrations : © Miré

ISBN 978-2-35887-979-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Comme j'ai fait une école d'ingénieur, avec ma bande de potes, c'est surtout des jeux vidéo qu'on voulait créer. Faisant rarement exception, j'ai fini d'apprendre à programmer avec Youtube au prix de nombreuses nuits blanches. En 2011, j'ai créé une association pour lancer *Rouen City Confidential*. Un jeu vidéo d'enquêtes, de roman noir, d'aventures, innovant et audacieux. Je vous vois sourire... Seule une partie du nom est restée, et quelques sauvegardes perdues sur des disques durs poussiéreux. J'ai lancé d'autres jeux plus petits, toujours du fond de mon appart, cette fois à Paris. Mais le jeu vidéo, c'est trop lent. Je perdais l'idée initiale, l'énergie précise, au fil des semaines de code et de gameplay. Il "fallait trouver le truc". En tant que digne ingénieure, j'ai mis un temps fou à simplement me rendre compte que je ferais mieux de les écrire, ces histoires cruelles et rigolotes...

Je me suis prise au jeu. L'écriture, c'était si immédiat, si gratuit. Poèmes, nouvelles et scènes ouvertes, de 2016 à 2020, je me suis exercée avec amusement, dans ce bon vieux 18^e qui grouille de jour comme de nuit.

La méthode était rodée, un Google Doc, un canapé, une playlist qu'on va user jusqu'à la corde, et on laisse venir avant de reprendre son souffle en passant à autre chose (bar, travail rémunéré, amis en tout genre, bénévolat, longues marches...).

Gouine City, c'est toutes ces filles débrouillardes et fonceuses, qui ne veulent pas être désirées par n'importe qui, qui font ce qu'elles ont à faire sans emmerder personne, et souhaitent la réciproque. C'est moi et mes potes,

encore jeunes, décrits partout comme des branleurs, des fumistes insolents et illettrés, tout ça parce qu'on ne veut pas jouer le jeu, corrompu et pollué à l'évidence. Oui c'est étrange, quand je commence à y penser, il y a moins d'humour dans mes mots, plutôt un goût amer, entre grande fatigue et grosse dalle. Alors ça serait ça, *Gouine City Confidential*, ça serait nous, qui parlons de nous, avec nos mots, et au moins ce serait fait.

Nous, les gouines, les rêveurs, les durs à cuire, les jeunes en manque d'amour et de verdure, en clair, les nouveaux déserteurs, et quoi de mieux que le roman noir pour enfoncer la lame entre deux rigolades et un peu de poésie.

Laurène Duclaud



Née en 1987 à Rouen, Laurène Duclaud a beaucoup joué au football, aux jeux vidéo et a fini dans les temps des études d'ingénieure. Elle publie ses textes dans des revues littéraires et sur son blog « textesetbieres ».

| | |
|--|-----|
| 1. La Fête des voisines | 11 |
| 2. La Chanteuse portait toujours deux culottes | 20 |
| 3. L'Art et la manière d'utiliser un allume-cigare | 26 |
| 4. Le Réseau Rosa Mayonnaise | 34 |
| 5. Les Putes ne voulaient plus de fils | 69 |
| 6. L'Assourdissante Affaire Estravalda | 78 |
| <i>Partie 1</i> | 79 |
| <i>Partie 2</i> | 149 |
| 7. Interlude | 229 |
| 8. Nos Années folles | 236 |

ÉPISODE 1

LA FÊTE DES VOISINES



*“Ici, il n’y a que des p’tites histoires !
Tiens, ressers-m’en un et écoute celle-là :”
entendu à Gouine City*

fin de bar – 01 h 47

Des années plus tôt...

I.

Je savourais, en roulant sur Ney Boulevard, les heures joyeuses de Gouine City, juste après les grandes confrontations. Le soleil venait sécher nos sales blessures, nos durs souvenirs. On ressortait ainsi nos vieilles chemises fétiches en jean, une façon comme une autre de se rassurer. C’était le début de l’été, et à Gouine City plus qu’ailleurs, les élastiques des petites culottes allaient claquer. Je tournais sur la droite, saluant Paulie et sa poule qui installaient les tables. Pour sûr,

le boulodrome allait tourner à plein régime tout l'été. Chaque latte tirée à la vue de tous, chaque boule claquée par un tir précis, chaque poil sous les bras, nous semblaient une victoire légère, après toutes les dérouillées données et reçues.

Je roulais comme ça, une lesbienne de plus dans ce sacré bordel, jusqu'aux bureaux de notre office de North GC, l'Agence Beurkley.

Ledit Beurkley m'alpagua sitôt mon café-calva sifflé (je multipliais ce genre de petites techniques court-termistes pour faire passer les journées).

“Dites ma p'tite Alex, j'ai une mission de premier choix pour vous. Et vous savez toute la confiance que je vous porte.” Il est toujours plus facile d'encaisser les hypocrisies hiérarchiques avec du calva dans le cornet. Beurkley enchaîna.

“J'ai un couple de lesbiennes A+ qui arrive en ville pour la cérémonie des Gouines Awards. Shanon Lewis a déjà tout le programme, photographes, interviews, brunchs, expos subversivo-traditionnelles et tout le tintouin. Mais sa nouvelle favorite, Lola Milka, veut visiter la ville, vous comprenez, il faut que vous la sortiez. Et attention, PERSONNE ne veut retrouver à la Une d'un canard quelconque la langue de Lola dans la bouche d'une gouine d'ici, vous entendez. Vous la surveillez comme un paquet de clopes à une soirée fumeurs, c'est clair ?”

Je récupérai le dossier complet. La mission touristique devenait, en lisant entre les lignes, une opération risquée de surveillance, chapeyronnage sur un fil. Était-il plus facile de sauver un kangourou des flammes que d'empêcher Lola de se faire butiner ? J'allais très vite devoir le découvrir.

Noms à la con, Awards de baiseuses d'entre-soi, expositions subversivo-sclérosées, j'adorais rire en râlant, en fumant des lattes énormes dans les couloirs agités de l'agence. Plusieurs choses restaient vraies de tout temps : la plus vieille des abeilles avait 60 000 millions

d'années, et il fallait 5 000 fleurs butinées par 40 000 abeilles pour obtenir 1 kg de miel. Et il n'était même pas 17 h.

Ainsi j'allais rencontrer, sans que cette rencontre ne change rien à ma vie, une très belle petite idiote, qui ne serait pas si belle. Mais qui aurait voulu lui gâcher son plaisir ?

“Enchantée mademoiselle Milka, Alex Duke, pour vous accompagner lors de votre séjour à Gouine City”, à métier futile, confiance futile. J'adorais.

“Bonjour *honey*, le voyage m'a éreintée, aurais-tu un remontant ? *Something to get high, you know.*” Y avait-il plus agaçant que le mélange de français soutenu, de tutoiement condescendant et d'anglais merdique ? Pas sûr. Mais j'avais moi-même déjà pris le remontant, sans savoir ce que j'aurais à remonter. Tout glissait. *Vas-y ma poule, assure facile*, je me disais.

Ses traits étaient fins, bien sûr, tenue distinguée faussement négligée, faussement “de la rue”. Ses mèches brunes balayaient son front, cachaient par moment ses yeux verts. Sa bouche était parfaitement de saison, cerise, avec cette touche de vulgarité. Un collier bohème caressait bourgeoisement son cou, le haut de son torse découvert, obligeant à penser à ce qui est interdit. C'est évidemment dans ces cas de figure que mon détachement ferait plus tard ma légende.

Pour résumer vulgairement, je lui donnais sa dose et attendais son retour.

II.

Je roulais à fond, voiture de fonction, c'est bête à dire comme ça, mais toutes les filles du monde ont aussi le droit d'être un vieux macho à la con. J'avais les notes de frais, une belle voiture, avec moi une belle fille. Et n'est-ce pas comme cela que la société, le capital,

reconnaît la réussite ? Arf, je suis pas fière, mais elle, moi et la voiture, chacune y trouvait son compte après tout.

19h - Étape 1 : je voulais commencer stratégique, voir de quel bois elle était faite. Rien de plus simple, à sa demande, on fonçait à un *event* électro pseudo-hype-berlinois, fin d'après-midi sur un toit de coucher de soleil, à Santa Paula District, au cœur de Gouine City.

Ça aurait été complètement inconscient, si je n'avais pas glissé une balise GPS dans son sac à main, avec la drogue. Elle ne quitterait pas la drogue. Prévisible comme une fille imprévisible. Se disait-elle la même chose de moi ? Impossible !

Forces en présence : pas mal de lesbiennes-débardeur ou chemise sombre, slim sobre, peu de soutif, peu de seins. Des offensives aussi, aimant être des tigresses de féminités. Et ensuite les excentriques, défoncées, névrosées, ailleurs, ou faisant semblant de l'être... N'est pas Yoko Ono qui veut, je me disais en rechargeant les batteries à l'arrière, avec Lola la fleur des villes riches. Ces endroits étaient comme un plat dont j'aurais aimé l'odeur, mais pas le goût. Mais tout s'arrange ici. "Reprends une dose chérie."

"J'adôôre, c'est *so underground, so real*, tu viens souvent ?" Obligée de dire oui, puisqu'elle ne comprenait pas que je n'étais entrée que par sa présence et celle des notes de frais, que rien ici n'était *underground*, et encore moins *real*. On était sur un toit chic mondain, bordel, pas dans une cave de Detroit avec Missy Elliott qui nous taxe une clope.

Mais vous savez, avec l'électro berlinoise, ça peut durer des plombes, déconnexion, c'est ça que les filles aiment, c'est ça que j'aime. Elle flirtait du regard avec certaines filles, sans conviction, rassurée de plaire, amusée par ces petits jeux et basta. On refait un nouveau traçon ----- .

Tout-allait-bien.

Vers 1 h je la ramenai à leur hôtel. Shanon devait sûrement être rentrée. Lola ne parlait soudain plus que d'elle dans la voiture, frénétique, inquiète et pommée.

“Je suis comment ?” me demanda-t-elle en se retournant vers moi, après s'être recoiffée remaquillée dans le pare-soleil. Il n'y avait plus de soleil depuis longtemps, et elle avait l'air d'une fille canon complètement arrachée.

“Vous êtes magnifique, gardez votre fraîcheur mademoiselle Milka.”

“*Thank you honey.*”

Elle disparut dans le hall du bel hôtel, *une soirée de plus de perdue*, pensai-je à sa place. À ma place aussi.

III.

Réveil par ciel bleu, heureuse comme dans les années 90, écoutant Oasis. La journée s'annonçait sous les meilleurs auspices. J'avais mis ce matin-là une belle somme sur Les Louves Rouges contre Les Salopes Invincibles en quart de finale des Rollers Derby Hot Contest. Quelle année ça avait été ! J'avais ensuite bu un p'tit canon avec Vi aux arènes de La Chapelle, puis j'étais passée me changer. Classe. L'agence ne lésinait pas sur le budget mode, et si jamais vous vous demandiez, oui, on comptait parmi les plus grosses branleuses de GC.

Maintenant que j'y repense, ça ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'illusion de la réussite. Je me marrais en freinant au feu rouge, pour rejoindre Lola Milka dans les beaux quartiers, je gazouillais. Dans ces coins-là, des femmes en tailleur, lionnes-reines, vous regardaient avec un éclat d'audace assurée, vous déshabillant du regard, de haut en bas. Elles étaient riches, puissantes, et pouvaient tout avoir. Le Matriarcats, sexy et impitoyable.

Lola Milka sortit de l'hôtel, et je me retournai lentement vers elle, adossée à notre voiture, finissant ma blonde.

14 h 30 - Étape 2 - simplicité : déjeuner puis lecture féministe – un peu chiant sans vouloir être tire-au-flanc.

Pendant le déj, on ne parlait pas, à ma grande surprise, on mangeait en rêvassant,

Moi pro, elle grandes lunettes de soleil
Moi côtelettes d’agneau, elle sole meunière
Le jardin intemporel de la belle cour intérieure
Mais à la moitié de son Baba au rhum
Lola changea de regard
Elle poussa lentement son assiette
S’essuya la bouche et posa délicatement sa serviette

Sa respiration s’était calmée, et c’est le rythme de tout son être qui commençait à changer

Mon cœur se pinça une seconde, amusé réservé

“Je t’attends dehors, je vais prendre l’air” elle se leva relativement élégamment – on faisait toutes ce qu’on pouvait – posa cent balles sur la table et je la regardai marcher vers la sortie. Je finis mon irish coffee et la rejoignis.

Ne sachant pas à quoi m’attendre, habile je la laissais parler, avec l’air détaché et sûr

“Emmène-moi marcher.”

Je lui indiquais le nord, je ne saurais dire pourquoi, et elle commença ainsi la balade, l’air vaguement songeuse. Comme si elle venait d’apprendre pour le décès de Lady Di, je me disais en allumant une tige de digestion, après le vin rouge, après ce beau matin dans nos rues claires. J’en tenais une légère couche.

Boulevard George-Sand, elle se mit à ma hauteur et on passa ainsi les grandes boutiques de mode très chics et modernes. Elle s’habillait

par exemple dans ce genre de boutiques, et tout devait lui aller à ravir. Mais elle n'y prêta aucune attention. Elle semblait vachement dans le vague, les lunettes de soleil lui donnaient de l'allure.

En tournant rue Marie-Curie, ironie du sort, radioactivité, le choc.

Shanon Lewis en Une, au bras d'une autre fille, hier soir. Aïe.

On marcha encore une centaine de mètres, elle choisit un banc dans un square assez mignon, et s'y assit.

Attention, c'est bien sûr le moment d'être très pro. Pas un mot de moins, pas un mot de trop. Je me taisais.

Elle soupira lentement. Pour être honnête, elle était assez digne, malgré le rouge à lèvres.

Je faisais le tour des stratégies à adopter, il fallait faire quelque chose, je le sentais, mais fallait pas se gourrer non plus.

Shanon Lewis & Susan Maroni, Lola Milka repart en solo.

À Gouine City plus qu'ailleurs, les choses qui doivent arriver arrivent. Et j'étais peut-être celle qui devait le lui expliquer. Là, à côté d'un pigeon con qui se gonfle pour gonfler une pigeonne avec une patte en moins...

On écoutait, tout à nos pensées, la nature de la ville. Quoi, quelques chants d'oiseaux, le vent chaud dans les feuilles de quelques arbres, des voitures dans le fond, quelques sirènes au loin. Des rires d'enfants qui n'ont pas tous l'air très sympas.

On ne pouvait pas tenir comme ça, je commençais à craquer.

Je me lançai

“Allons prendre un demi bien frais, faire un petit Rapido, dans un premier temps y a que ça à faire.” Elle acquiesça et on marcha jusqu'au premier troquet qu'on croisa. Le quartier était un peu moins chic, ça n'était pas pour me déplaire.

Face à face de banquettes, avec nos demis et ces grilles de Rapido à remplir, tout était beaucoup plus simple.

“Qu'est-ce que vous allez faire ?”

Elle retira ses lunettes, sans aucun effet de style. Elle les retira un point c'est tout.

“Je sais pas trop. Et tu peux me tutoyer *honey*.” Voilà le pouvoir magique d'un demi bien frais et d'une grille de Rapido.

“Tu devrais arrêter de dire *honey*, ça la fout mal à Gouine City” je lui glissai accompagné d'un sourire détente. Elle savait que j'étais une professionnelle de l'Agence. Son sourire en retour fut sincère. C'était ça de pris.

On concluait assez facilement qu'on pouvait boire quelques coups ici, remplir quelques grilles avant de reprendre la marche.

Deux heures plus tard, on partageait une partie de nos gains (10,70 €) avec Georges et Chantal, deux rencontres de comptoir, qui nous avaient donné trois quatre numéros gagnants et des blagues en toutes occasions.

J'utilisai immédiatement la somme pour des parties de flipper avant de partir. Je fis une partie plus qu'honorable, chaque mécanisme activé par ma boule était salué par les olas de Georges, Chantal et Lola. Quand les dernières boules furent perdues, on partit en saluant tout le monde, sa main, il me semble, se posa sur mon épaule.

Dans la rue on se chambrait, on plaisantait assez facilement
“Et le Rapido, c'est underground alors ?” me demanda-t-elle ironique. Elle se moquait enfin de moi et d'elle.

Et puis la marche studieuse reprit. Lola devait réfléchir à ce qu'elle allait faire. Où loger, l'argent, les autres, l'ego blessé, tout ça tout ça. Je ne pouvais pas l'aider, j'étais ivre et ça tombait très bien.

On continuait à monter plein nord, s'éloigner du centre à tout prix. À Red Castle, on prenait un maïs chaud avec du sel. On pensait pouvoir trouver une location plus au nord, près du marché de l'Olive. On y filait en slalomant à travers les trottoirs très occupés du cœur de La Chapelle.

Au-dessus du pont des chemins de fer, elle s'arrêta longtemps.
Je pris de mon côté le temps aussi.

La croisée des chemins. Soudaine et pressentie.

Arrivées dans notre petit studio de 20 m² au dernier étage, nous fîmes l'amour de très belle façon, de nombreuses heures, et parlâmes tendrement.

Nous vécûmes là-bas des mois. Et ce fut une belle histoire.

Elle habite aujourd'hui encore dans le nord, et tient avec sa nouvelle go un sacré bar, qui ne rate jamais un soir de retransmissions.

Demandez Lola Kamil, dites que vous venez de ma part !

LA CHANTEUSE PORTAIT TOUJOURS DEUX CULOTTES



*“Le Diable se cache dans les détails.
En parlant de ça, remets-m’en un
et imagine un peu le tableau.”*

entendu à Gouine City

fin de nuit - 04 h 28

Y a pas mal d’années...

I.

Le froid humide et le soir tombé nous pincant les cuisses, la main qui tient la clope gèle, en attendant son heure. C’était un des hivers de grèves générales, et on s’y faisait toutes.

On passait devant un bar chaleureux, un groupe de jeunes femmes magnifiques riait derrière la vitre, sirotant leur vin chaud, d’autres amies clopaient comme des malades, à la terrasse, réchauffées

par le poêle, se disant les dernières nouvelles. À Gouine City comme ailleurs, la peau d'un téton, caresse délicate, le pull chaud et classe. Une soirée d'hiver en temps de paix pendant notre guerre sociale.

Résumons en clair, l'humeur était badine, et Vi et moi on marchait comme ça, vers une soirée de jazz, hip-hop et whisky. Bar de l'ancienne époque, zinc qui brille, *Titanic*, l'orchestre et Françoise Sagan qui cloperait en nous demandant des tuyaux pour les matches de samedi aux Arènes. Mais on était mardi et Vi détestait travailler un jour de grève, elle ne donna très habilement aucun tuyau et on s'installa dans un petit renforcement de la salle du fond.

Vue imparable sur le groupe, et la pianiste s'agite avec précision, ses mains élégantes danseuses sur les touches. On décolle en prenant soin des nuages.

La chanteuse entre alors dans la danse, hallucination, sa voix emporte dans les siècles et les continents, brume sensuelle, son histoire raconte l'univers

La trompette s'enroule autour de cette mélodie incandescente
Ainsi je rencontrai Mila M.

II.

Mila M. a un emploi du temps très serré
Elle a le sens de l'humour et le sens du timing

Mila M. a une façon bien à elle de chanter
Elle réserve ses mots et reste mesurée

Mila M. est mystérieuse et me regarde longtemps avant de me parler

III.

Vi avait joué de ses connaissances, et voilà qu'on prenait des verres confortables toutes ensemble, Vi, la pianiste Lisa Simon, Laïla la trompettiste, Mila M. et moi.

Des semaines plus tard, il était fréquent que Mila M. et moi allions faire un achat, une balade, que j'organise des représentations. Au début, elle passait par l'Agence, puis souvent il arrivait qu'elle me le demande, avec un doux sourire distant. J'essayais d'avoir beaucoup de tact pour elle.

IV.

Dans une ambiance plus intime, avec quelques-unes de ses amies,
elle pouvait se pencher vers moi
pour à mon oreille dire une pensée

“Alex, voudriez-vous m'accompagner prendre l'air ?”

“Avec plaisir, Mila.”

Nous sortions alors fumer, mais n'allez pas croire des choses ordinaires. Nous discussions, c'est bien tout, et veillions à ne jouer aucune séduction.

V.

Un soir, Mila M. chantait au Purple Diamond. La mélancolie puissante et mature de sa voix transportait tout le monde dans les brumes bleu nuit.

Moi la première, à cet instant, interdite, je flottais.

Quand elle eut fini, des applaudissements fournis vinrent des tables et de la piste. Elle salua et je crois que c'est à ce moment-là qu'on entendit une voix à l'arrière, ivre débile

“Connasse frigide ! Va chier !”

Oh putain ! Le tact, la mesure, tout ça, oublié ! Je bondis en une seconde lui péter la gueule.

Il s'avéra que malgré mon audace et quelques coups surprenants qui firent mouche, je pris une belle trempe. Peu importait d'ailleurs.

VI.

Une fois, nous nous promenions dans les jardins fastueux, l'accompagnant à une répétition.

Avec elle, aucun instant n'était une répétition, je sentais au rythme du piano, qu'un pas mal assuré de ma part la ferait disparaître.

Elle s'en voulait pour mes points de suture – dont j'étais très fière – et me proposa de la retrouver au studio plus tard.

Et quand ça arriva, assises côtes contre côtes dans le studio désert
Mon cœur accéléra doucement jusqu'à 10 000 battements énormes

Elle allait bientôt m'embrasser, dans une bouffée sucrée hors norme

Ma main longeant très lentement, timide
Le haut de son dos, osant le creux de son cou
On s'embrasse tellement

Mais les notes allaient bientôt s'assombrir
Ma paume effleura l'envers de son sein
Descendit doucement sur le chaud de sa hanche
Et elle se reculait soudain en sanglotant
Non, pas des sanglots, une larme brûlante.

Elle s'allume une clope, elle dit "C'est compliqué tout ça, pas vrai?" tout bas

"Oui."

Le temps prend encore le temps de passer

Elle allume une seconde clope. Ne me regardant pas, elle semble vouloir se lancer, inspire

"Il y a cinq ans, j'ai eu un problème on m'a agressée, sexuellement je veux dire."

Le silence bienveillant couve l'aveu
Sa voix magnifique est serrée comme le marbre
Elle pleure une dernière larme
Et revient à mon côté.

"C'est con, depuis ça, je porte toujours deux culottes pour sortir. Je sais bien, c'est fou, mais je me sens mieux..." Elle rigola une seconde, et souffla un grand coup, la tempête était passée.

"C'est pas grave si tu n'es pas à l'aise avec tout ça tu sais. On fait juste ce qu'on veut, et il n'y a pas à s'inquiéter entre nous. OK?"
OK.

Baucoup d'affection, attirance et respect, on a continué quelque temps les balades.

Un soir, dans un salon privé, à l'abri des regards, nous avons fait l'amour sans nous toucher.

Des mois plus tard, j'ai reçu un appel qui me glace encore le sang
Dans une chambre d'hôtel Mila M. s'est coupé les veines.

J'ai pris mon cahier pour noter l'éclatement de mon cœur :

Une minute soudain douleur
devient le présent
Le virage, horrible, s'opère
C'est trop tard
Demain fracture ouverte avec hier
Ça fait peur
C'est normal

ÉPISODE 3

L'ART ET LA MANIÈRE D'UTILISER UN ALLUME-CIGARE



*“Profiter de la grâce quand elle passe !
Tiens d’ailleurs, sers-moi la p’tite sœur,
et vise un peu le travail.”*

entendu à Gouine City – 12 h 34

À l’Origine de tout ça, avec ma pote Vi [...]

I.

Vi ne tient pas en place ou peut rester très calme

Vi a la mâchoire dure ou le plus grand sourire

Vi trouve une solution ou elle laisse tomber en se marrant

Vi n’est pas la dernière venue et c’est la dernière à partir.

II.

Les gens disaient que ça craignait dans le quartier, derrière les Arènes, ce cœur battant de La Chapelle. Ça revendait tout un foutoir sur les trottoirs, une Renoi haute en couleur avait sur un carton un sex-toy à côté d'une Gameboy, d'un lot de dix élastiques noirs et de trois tire-bouchons, étal à la sauvette prêt à redevenir baluchon.

Des Kurdes qui connaissaient leur affaire tenaient le kebab-restaurant à l'angle. La plus âgée avait vraiment pas un physique commun, elle serrait la main de tout le monde qui faisait la queue pour commander, passait dans les rangs, vérifiait que personne mouftait, que personne voulait une carafe d'eau, avec un grand sourire enfoncé dans son visage plein de très vieilles rides kurdes.

Vi aimait bien la fille qui s'occupe de la cuisson des oignons, et ne manquait jamais une occasion de rappeler l'importance des oignons frits. Mais un jour, y a eu de l'eau dans le gaz, elle a commandé sans oignon et j'ai su que c'était fini pour cette histoire.

Vi habitait à deux pas de là, avec sa tante, Tati Christiane. C'est elle qui lui avait trouvé des petits boulots, qui l'avait introduite auprès de Lucky Lucy, qui lui recousait ses jeans.

III.

Un jour Vi est passée me prendre. On remontait chez elle, en haut de sa tour. Une sacrée vue sur GC, une sacrée galère, et sept étages bavards, à monter à pied même en hiver. Chez elles quand t'arrivais en sueur, le cardio à 600, t'avais la tante qui te proposait un grand verre d'eau et "une larme" de Ricard, l'accueil de leur tanière de roublardes.

On imprimait alors pendant des heures les billets, les paris, les calculs et, chacune à son affaire, on organisait l'événement, prévoyant mille excès mille contrôles mille folies et 5 300 € de gains. La vieille chatte Minouche foutait le bordel en s'allongeant toujours avec

préciosité sur les tickets qui séchaient. Il n'est jamais venu à l'idée de quelqu'un de faire autrement.

Alors c'est vrai c'était spécial à cette époque, c'était le début des Confrontations Directes, l'atmosphère était électrique. Mais nous on continuait juste ce que la tante de Vi avait toujours fait : des compétitions endiablées et chèrement tarifées. Tati Christiane n'avait jamais dit le contraire !

Ensuite, on rejoignait une annexe de la grande Arène, et là, au milieu d'un rectangle d'immeubles, des étoiles montantes de Roller Derby, de Foot, et d'encore pas mal d'autres trucs, faisaient le show, voulaient gagner. Et tout le monde, jeune femme jeune homme vieux type vieille fille et les cent tronches derrière, ça parie ça chante et tambourine ça tape sur l'épaule alors même que tu portes quatre pintes à bout de doigts vers l'autre côté du terrain.

Ce soir-là c'était la demi-finale du Fuck me I'm Nowhere Contest de Pétanque Indoor.

Nous, depuis que le guichet avait fermé, trois minutes avant le coup d'envoi, on recomptait la tune des paris sur le parking, en fumant la portière ouverte, nous préparant à retourner au charbon, serrer des mains, accueillir, marquer les esprits, et agir dans le but de nos opérations. Je ne travaillais pas pour l'Agence pendant six mois, et j'aimais aider Vi.

IV.

L'attaque a eu lieu alors qu'on rerentrait dans l'arène. C'est dur de trouver des mots en y repensant. Et Manue qui avait eu le crâne fracassé, qui n'avait plus jamais été elle-même. Et les cris quand les types en cagoule, préparés et complètement abrutis, avaient déboulé pour jouer de la barre de fer. C'est les corps en sang, au sol l'incompréhension est violente.

Sur le mur dehors la peinture jaune coule :

MORT AUX GOUINES AUX COMMUNISTES ET AUX RATS

On serrait les poings, et le regard dur, personne n'a dit un mot pour faire le pacte de fer, nous, soudain réunis. Nous les gouines, les communistes, les rats, allions rentrer à notre tour dans la Confrontation.

V.

Les jours qui ont suivi, Tati Christiane a repris les choses en main. Et les fins d'après-midi, elle n'épluchait plus de légumes, elle recevait de longues heures des filles tanquées comme des Allemandes de l'Est, des rasées, des armoires à glace, des teigneuses, des cradingues, des vicelardes, des maquisardes. On avait maintenant le droit de fumer à l'intérieur, mais nous, on était encore un peu des enfants quand ces réunions se passaient dans le bureau du fond. Les bribes de mots qui en jaillissaient n'étaient pas brunch cuni tétons lissage, c'était Trafalgar ferméte chalumeau guérilla riposte politique. C'était la rage n'est pas bonne conseillère, mais la politesse timide a touché à sa fin. C'était bien de la rage quand même, et ça allait barder. Vi et moi, les muscles affûtés, nerveux, derrière Tati Christiane, nous attendions la suite.

VI.

La suite, c'est Tati C. qui nous l'a dictée : une réunion secrète devait bientôt se tenir. Et celles qui représenteraient plus tard les mailles puissantes de Gouine City allaient se réunir, soupeser les forces en présence, placer leurs pions, serrer les positions et marquer définitivement ce qui ne serait plus jamais accepté, face à nos arrogants adversaires. Bientôt toutes les composantes de la Confrontation allaient être officialisées et "il n'y aurait plus de marche arrière, de faux-semblants, de mots vides, enfin."

Tati Christiane était chargée de l'organisation et de la sécurité du sommet clandestin.

“Je vous dirai le lieu au dernier moment, les jeunes, et vous allez devoir assurer votre part, et ça sera pas le moment de claquer des fesses.”

Nous nous préparions avec une volonté farouche à tenir notre rôle, nos cœurs s’accéléraient à l’approche de ce sommet fatidique. On ne ferait pas faux bond à Tati, on n’en parlait pas avec Vi mais on savait bien qu’on était stressées, impliquées jusqu’au fond du bide.

Sans comprendre que nous étions à l’éveil de Gouine City.

Arriva ce mardi soir, dans l’arrière-salle d’un restaurant italien du Canal, le virage en épingle s’amorçait :

– Lucky Lucy, la marraine sanguinaire, le cerveau et l’arme de la mafia lesbienne

– Véro Lafont, dite La Fonte, représentante des ouvrières, des institutrices, des infirmières, des chauffeuses de taxi, des prostituées, des ramoneuses, des accordéonistes, et de toutes les travailleuses du nord de la ville

– Et Tati Christiane, veillant au grain

Au milieu :

– La lieutenant Kellyfard, juste avant qu’elle devienne la commissaire qu’on connaît, en médiatrice habile et calme

En face, de l’autre côté de la ligne de front :

– Mona De La Pie, tête d’affiche des Églises obsolètes unifiées et future candidate conservatrice libérale

– Patoche le Boss, patriarche omnipotent et verbeux, magouilleur fiscal et capable de te raconter une bonne blague sur les pauvres quand il te coule dans le béton, dans un des chantiers corrompus de sa circonscription, à l’ouest de GC

– Et Rudy Fricoeur, leader fier comme un bar-tabac de sa bande de bas du front, mélange subtil de racisme, de muscles, de caries, d’homophobie, de beauferie surdosée et de cette immense peur de l’abandon, un type touchant en somme.

—

C’est une déclaration de guerre qui eut lieu ce soir-là, et de notre côté, c’est la mâchoire serrée que plus personne ne voulait reculer d’un centimètre, coûte que coûte.

VII.

Les semaines qui suivirent furent si particulières. À chaque poing dans la gueule et à chaque mollard rendus, à chaque crime placardé sur un mur, à chaque clito dessiné avec talent sur une pub stupide, à chaque suture ratée défigurant une belle fille, à chaque insolence pacifique, Gouine City sortait doucement des flots invisibles et polis. C’était le début des heures folles, entre fronts résistants aux violences, concerts clandestins effervescents, actions éclair et chopes à tout-va.

Certaines choses changeaient facilement. À Barbès, par exemple, ça vendait maintenant des tampons avec applicateur, à côté des Marlboro.

“Le sens du commerce n’a pas de bite, il a que des mains”, disait toujours Tati, “et vive les débrouillard(e)s !”

Nous, avec Vi, on traînait avec un petit groupe sélectionné par Tati C. Elle voulait qu’on continue à s’occuper des événements, qu’on serre la sécurité et étende la publicité.

D’autres se préparaient. À quoi ? Je ne le savais pas.

Dans un hangar cradingue, on entendit une bande de panthères-flingues s’armer :

“Je veux que tous les connards gras du bide, les branleurs de

fillettes, les mégères à la chatte sèche, je veux que tous ceux qui battent leur femme en secret, qui pissent fièrement à côté, j’veux que toutes ces petites merdes comprennent que leur temps est fini, que leur règne valait que dalle. Je veux qu’ils vous voient, et qu’ils comprennent que le chalumeau est proche de leur bouche, proche comme jamais, n’attendant plus qu’un mot de travers.” Ainsi avait parlé Lucky Lucy. Et c’est sa faction tout entière qui avait rugé.

Nous on tournait dans toute la ville, avec notre bande, dans la décapotable, on collait des affiches, on se roulait des pelles vulgaires, on annonçait les compètes endiablées en écoutant les Rolling Stones. Vi s’était casée pour l’occasion avec une petite de la ville, Iris FC, elles s’emballaient comme des collégiennes. On se marrait même si ça chauffait pas mal.

“Iris, vous reprendrez bien un peu de thé”, Tati C. était aux petits oignons pour elles, leur laissait la grande chambre. Et le plan global commençait à se mettre en place.

VIII.

Un jour, on a reçu un message de Tati, nous disant qu’elle passait nous prendre.

Quand on est montées dans la voiture, un sacré choc, Iris était menottée à l’arrière, le maquillage coulant sous ses lunettes. On est restées silencieuses, le cœur battant la chamade, attendant des explications. Tati Christiane lâcha tranquille “Tiens Vi, allume nous quatre cigarettes, on va s’installer”. Vi s’exécuta et nous les tendit tremblante. Iris ne pouvait pas la prendre, alors je la fis fumer sans demander mon reste. On se gara à l’entrée de la ville, dans un terrain vague. Vi et moi, on était vraiment toutes petites à cet instant.

Tati renchaîna tranquille, elle prenait son temps. Elle avait un regard qu’on n’avait jamais vu. “J’ai rien mal à ma dent, faudra que

j’aille consulter.” On comprenait rien, on transpirait, Vi essayait de croiser le regard d’Iris, mais rien à faire.

“Bon, Iris, tu sais que j’ai les vidéos, alors on va commencer les choses sérieuses pas vrai ?”

Elle enfonça alors l’allume-cigare avec son index costaud et cabossé pour le faire chauffer.

Elle retira d’un geste sûr les lunettes d’Iris.

Et quand l’allume-cigare sauta rouge fluo, elle le leva sans trembler vers le visage d’Iris et toutes à cet endroit, on vit le lien direct entre le rond rouge agressif et incandescent, et le contour du globe oculaire d’Iris.

La pauvre fille nous avoua tout.

Tati Christiane bossait pas dans la pub, mais elle connaissait le poids des images.

Elle s’appelait Sabine Fricoeur, c’était la nièce de Rudy Fricoeur. Elle donna leurs planques, elle donna d’autres noms, elle avoua tout je vous dis.

Quelques heures plus tard, il y eut des perquisitions, des descentes musclées. Préparation d’actes terroristes, possession d’armes, apologie de la violence, j’en passe et des meilleures.

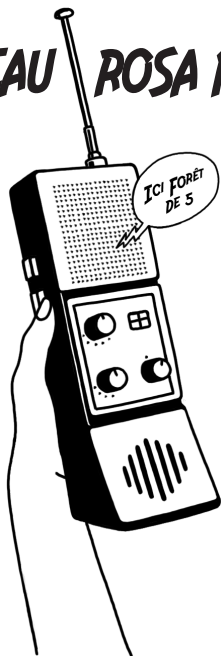
On se sentait un peu cons avec Vi, mais si notre rôle avait été d’avoir baisé, alors on l’avait tenu, et on tourna la page sans trop en reparler.

De tous les côtés ces jours-là, les actions coups de poings se multiplièrent, violentes, symboliques ou judiciaires. Et voilà Gouine City qui bombait le torse, qui parlait fort.

Et voilà ce jour-là, le tournant puissant de la victoire des gouines, des communistes, des rats. Au moins pour un temps.

C’est ainsi que Tati Christiane et Vi, sous la coupe de la boss Lucky Lucy, récupérèrent le contrôle exclusif de l’Arène de La Chapelle, et tout décolla pour elles définitivement.

LE RÉSEAU ROSA MAYONNAISE



*“Rackham le rouge me susurre
souvent à l’oreille qu’il est bisexuel.
Me laisse pas à sec et crois-moi
si tu veux...”*

entendu à Gouine City - 21 h 04

Ça me rappelle un truc...

I.

L’air était humide, le ciel gribouillé en gris, il aurait été dur de dire quelle heure il était ce jour-là aux puces de Sainte-Chouin.

J’accompagnais une dondon, cinquantenaire d’une bonne famille du sud de la ville, bonhomie et soupçon de cruauté. Nous rejoignons à travers les rues populaires sa réservation, une balade historique avec la célèbre Lucienne Pivol.

Les “petites balades de Pivol” étaient très en vogue, et pour cause, l’Histoire, c’est important. Comme les lesbiennes avaient été très peu visibles pendant des siècles, y avait pas lourd d’histoires à raconter. Mais Lucienne Pivol avait la formule : elle était quasi en permanence sous LSD et tricotait, recomposait, animait avec passion, virtuosité, pour notre plus grand plaisir, des légendes incroyables de l’Antiquité à Napoléon. Dans les mots de Pivol, même la guerre froide pouvait devenir très chaude quand l’agente russe aux tétons en kalash rencontrait la Cubaine volcanique dans un hôtel de La Havane pour échanger des infos primordiales sur le débarquement de la baie des Cochons.

J’aimais ces parenthèses culturelles, ça me changeait du train-train des filatures, des escortes VIP, de l’agence Beurkley.

Au rendez-vous, Lucienne Pivol nous serra à peine la main, et déjà elle nous incitait, d’un pas vif, à la suivre en trotinant. Nous quittions les larges rues pour nous enfoncer dans le cœur des puces. D’étroits boyaux biscornus de bric-à-brac, ruelles aux odeurs, aux couleurs et aux voix. Pivol marmonnait “Pas de temps à perdre”, pour elle-même en bifurquant de temps à autre dans des passages minuscules.

Ma dondon, elle, était tout excitée. Elle activait ses gros mollets sur les pavés sales de Sainte-Chouin. Nous en avions pour notre argent.

Chez les antiquaires aux boutiques serrées comme des boîtes à chaussures, Lucienne Pivol me semblait habitée par l’Histoire, elle fouinait, fouillait, furetait.

Soudain elle flaira une piste. Le geste qu’elle nous adressa était clair. Elle s’était redressée triomphante, au-dessus de dizaines d’objets vieux comme le monde.

Ma dondon gloussait en agitant ses petites mains de rentière potelée “Oh la la, oh la la !”

Elle ne quittait pas Pivol des yeux.

Étais-je la seule qui n’était pas sous LSD ? Possible...

Plus tard, à la Brasserie des 3 pipettes, en bordure de cette fourmi-lière splendide et poussiéreuse, devant nous les trouvailles.

Une cruche Ricard en verre, une vieille boîte de tabac à chiquer et des jumelles, habilement choisies par Lucienne, on se fit emporter par l'Histoire :

“1940, en plein cœur de la Normandie occupée, rendez-vous bien compte, l'offensive nazie n'a duré que douze jours, douze jours pour tout prendre et annoncer le pire. Le III^e Reich n'a pas fait dans la dentelle.

Dans ce contexte propice aux exécutions sommaires, la légère maison close d'entre-filles de Mauricette ne surfe pas sur la vague, c'est le moins qu'on puisse dire. Mauricette et ses nanas ont maintenant d'autres activités, utilisant l'établissement pour centraliser l'action de résistance. Car c'est bien de Résistance dont il s'agit !”

Lucienne était transfigurée, le regard à l'horizon, les gestes amples et décidés.

“Oh la la, oh la la, la Résistance !” reprenait ma dondon.

“Mauricette avait servi à l'infirmerie pendant la Grande Guerre, elle en avait tiré deux enseignements : elle détestait se faire emmerder chez elle et elle adorait caresser ses amantes.

Dès 1942, elle a sous sa direction une trentaine de filles coordonnées, spécialisées. Empoisonnements des fûts de bière, grèves des prostituées, et coups d'éclats en tout genre, Mauricette avait le sens du spectacle et le goût du bon mot :

‘Qu'il vienne le Pétain, on va lui présenter notre famille à coup de calva-arsenic’ le tout en patois local.

Début 43, elle reçoit secrètement Jean Moulin, qu'elle appelait affectueusement ‘la Mouline’, car c'est vrai, elle était affectueuse avec tout le monde, à quelques exceptions près. Ils discutent bien sûr de l'unification des Forces françaises libres. La Mouline ne sait que trop bien que le combat doit se mener avec toutes nos forces vives, les gouines et les filles folles de Mauricette incluses. Elle devient dès lors l'un des plus solides relais de la résistance en Seine Inférieure, cache soigne transite et fait exploser à l'occasion.